



HAL
open science

Gabriel Martinez-Gros, L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles)

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Gabriel Martinez-Gros, L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles). *Médiévales*, 1993, 24, pp.167-187. halshs-01335730

HAL Id: halshs-01335730

<https://shs.hal.science/halshs-01335730v1>

Submitted on 22 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gabriel Martinez-Gros, *L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles)*

Monsieur Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Gabriel Martinez-Gros, *L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles)*. In: *Médiévales*, n°24, 1993. La renommée. pp. 167-169;

http://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1993_num_12_24_1279_t1_0167_0000_1

Document généré le 13/06/2016

NOTES DE LECTURE

Gabriel MARTINEZ-GROS, *L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (X^e-XI^e siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992, 363 p. (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 8).

Dynastie paradoxale que celle des Omeyyades ! Ce clan dominant de la tribu Quraysh, d'où Mahomet était issu, le chassa de La Mecque. En dépit de ce péché originel, ses membres eurent vite fait d'oublier leur responsabilité dans l'hégire : leur parenté avec le Prophète était indiscutable ; ils fondèrent la première lignée califale de l'Islam, devenant pour un siècle les chefs de la *umma*, la communauté des croyants dont ils dirigèrent les conquêtes de l'Indus à l'Atlantique. Leur macule première n'était pas effacée pour autant ; des haines ancestrales couvaient contre eux. Elles leur valurent l'extermination autour de 750 : les Abbassides leur arrachèrent le califat. Seul un enfant, 'Abd al-Rahmân, « l'Immigré », échappa au massacre. Profitant de ses appuis syriens en Espagne, la plus occidentale des conquêtes musulmanes, il s'y fit proclamer émir, reconnaissant curieusement l'autorité implicite du calife de Bagdad. Deux siècles plus tard, les centres du pouvoir de l'Islam se déplaçaient de l'Orient en déclin vers l'Occident. L'histoire souriait à nouveau aux Omeyyades. En 929, 'Abd al-Rahmân III rompait avec la fiction émirale, se proclamant calife dans la mosquée de Cordoue. Aussi fondatrice que la première appropriation de la dignité califale à Damas en 660 ou que l'exil andalou de son ancêtre homonyme, cette usurpation fut un événement capital dans l'histoire de la dynastie.

Encore fallait-il la justifier, construire une légitimité plus que contestée. L'histoire, fondement de toute idéologie politique, servit ce dessein. Dès 930, le mécénat de 'Abd al-Rahmân III produit l'éclosion brutale d'une historiographie promise à un brillant avenir jusqu'à la fin du XI^e siècle. L'écriture de la mémoire ressuscita le temps interrompu ; elle retrouva le fil d'Ariane qui rendait les Omeyyades les compagnons du Prophète et les héros arabes de la grande expansion de l'Islam ; elle se moula dans des catégories bien plus généalogiques que territoriales.

Pénétrer les textes de ces historiens arabes, tous dévoués à la volonté de pouvoir des Omeyyades, leurs commanditaires, percer le sens de cette littérature officielle visant à rassembler le monde autour de Cordoue, et faire revivre l'imaginaire de ses auteurs, tel est le but que G. Martinez-Gros se propose dans son étude. Ces sources sont approchées comme un tout cohérent, comme une tautologie ou comme un système clos qui se suffirait à lui-même et qui servirait davantage à la perception des idéologies, des pensées et des sensibilités qu'à la connaissance des réalités extra-mentales que les historiens du palais cordouan, maîtres dans l'art de manipuler le passé, étaient censés décrire. Cette démarche est d'autant plus légitime que l'historiographie omeyyade, forte comme une théologie, respirait un certain secret, l'ambiguïté,

voire l'ésotérisme : nul ne saurait dénouer le sens de l'action cachée d'Allâh sur l'histoire !

Donner une signification à ces textes, en proposer une lecture intrinsèque tout en respectant leur cohésion interne, est à la base de la méthode de G. Martinez-Gros. Elle aboutit parfois à des analyses trop subtiles, déroutant le lecteur ou le laissant sceptique sur les intentions prêtées aux auteurs étudiés. Cette volonté de quitter les chemins battus des historiens du politique et de la société ne rend pas toujours au texte toute sa portée : par exemple, l'incarcération de 'Ayshûn par Charlemagne, décrite par al-'Udhri et interprétée par l'auteur de façon originale et stimulante (p. 239), ne pourrait-elle pas être mise en relation avec la révolte gothiciste d'Aisson, décrite par les *Annales royales* et par la *Vie de Louis le Pieux* ? Peu importe ! Parce qu'elles sont exprimées avec clarté, les conclusions de cet ouvrage donneront lieu à des débats enrichissants. Ce livre est, en effet, brillant et ingénieux, rédigé dans un style élégant ; il apparaît indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'Islam médiéval ou qui réfléchissent sur l'écriture historiographique.

Vers 950, al-Khusanî, membre du cénacle littéraire d'al-Mustansir, fils de 'Abd al-Rahmân III, compose le *Livre des juges*, une histoire des cadis de Cordoue destinée à justifier la légitimité du nouveau calife qui ne saurait être que Qurayshite. Le livre (*sifr*) insiste sur le voyage (*safar*) des Omeyyades, par le biais duquel l'Orient de l'écriture est arrivé dans l'Occident de la parole. Contrairement à ce que soutenait son éditeur, J. Ribera, G. Martinez-Gros insiste sur le caractère plus arabe qu'hispaniste de ce livre fondateur. À suivre le *Akhhâr Majmû'a*, la péninsule apparaissait dès les années 711-714 de sa conquête, comme le jardin secret où les Omeyyades préparaient leur retraite : les premiers à traverser victorieux le détroit étaient des descendants de prisonniers persans ou des esclaves affranchis, comme Mûsa ou Târiq ; ils étaient prêts à pactiser avec les Goths ou à se convertir au christianisme comme 'Abd al-'Azîz. Mais ils furent évincés par de vrais Arabes : les Syriens et leurs clients étrangers ne prirent pas Tolède tant que les Yéménites, les alliés des Omeyyades en 660, ne furent pas arrivés (*Chronique* d'Ibn al-Qûtiya). Ce recommencement de l'histoire de la dynastie se retrouve dans l'itinéraire qu'emprunta 'Ab al-Rahmân I^{er}, l'Immigré, capturant en 756 les routes des conquérants de 711. Des réminiscences similaires renvoient à l'hégire : Cordoue devint la Médine des Omeyyades et l'Afrique leur caverne. Le parallélisme, le miroir, est de mise dans cette historiographie qui décrit les conquêtes des villes assiégées d'après un schéma identique. Son but est de donner un sens à l'histoire et d'accorder, par là même, une légitimité à la proclamation califale.

La chute du califat omeyyade sera aussi dure que son prestige avait été grand. En 978, le chambellan Al-Mansur confisqua le pouvoir à Cordoue, confinant le calife au fin fonds du palais. En dépit de son gouvernement triomphant et de son *jihad* écrasant, qui sema la terreur dans les villes chrétiennes du nord, la légitimité des Omeyyades était trop fortement ancrée dans les consciences pour que ses successeurs gardassent la direction d'al-Andalus. Les mercenaires maghrébins et esclavons (d'origine slave ou chrétienne péninsulaire) constituaient l'ossature du nouveau pouvoir. C'était une insulte supplémentaire portée à l'arabisme de la dynastie qurayshite des Omeyyades. Le jour où le fils d'al-Mansur se proclama calife, plaçant la lignée des Amirides à la tête des croyants, la *fitna*, la guerre civile, se déclencha aussitôt : elle aboutit au morcellement d'al-Andalus en une multitude de cités-États, de royaumes de *taifas*.

Les chambellans avaient été incapables d'incarner les valeurs arabes : non seulement ils profanaient le harem omeyyade pour triompher grâce aux intrigues de palais, mais ils tiraient leur force des mercenaires berbères et infidèles au détriment du *jund*, de l'armée transplantée sur le sol andalou depuis l'Orient. Pour s'imposer, ils avaient recours à une fiscalité exorbitante, encaissant des impôts non canoniques. Ces critiques émaneront au XIV^e siècle de la plume d'Ibn Khaldûn, le plus hispanique des auteurs arabes tardifs. À l'époque où, dans les années 1008-1031, la *fitna* battait son plein, les Omeyyades retrouvaient, en revanche, leurs racines à La Mecque et à Damas et rappelaient la bravoure de 'Abd al-Rahmân, la simplicité de ses juges et les difficultés supérieures que leurs ancêtres avaient vaincues avec succès pour se maintenir. Ces thèmes ne parvinrent pas à redresser la barre omeyyade dans la tempête de la guerre civile. En 1031, le dernier descendant de 'Abd al-Rahmân était déposé.

Les écrivains du XI^e siècle, les plus brillants dans le plus décadent des contextes politiques, trempent leur plume dans la nostalgie d'un monde omeyyade perdu à jamais. Ibn Hazm (994-1064), le plus grand d'entre eux, isolé au milieu des oulémas et se débattant contre un malikisme qui ne convient guère à la liberté de sa pensée, entretient cette mémoire que néglige la mosquée. C'est le multiple dans l'un que l'auteur du *Collier de la Colombe* veut ressusciter : l'Islam, qui abolit les prophéties précédentes, songe à l'unité, à un califat unique à la tête d'une *umma* unifiée ; par contraste, c'est l'éclatement et la dislocation qu'il voit autour de lui. Une même perception du réel apparaît dans l'œuvre d'al-'Udhri († 1085), qui pratique le genre archaïsant et oriental de la description géographique, non pas afin de vanter comme par le passé l'unité et l'étendue du califat, mais pour déplorer l'éclatement d'al-Andalus, devenu une mosaïque de provinces antagonistes. L'ampleur du désastre est grande.

'Abd Allâh, dernier émir ziride du *taifa* de Grenade, respire un pessimisme identique. Déposé par les Almoravides à la fin du XI^e siècle, il rédige, dans son exil d'Aghmât, un livre « qui lui sera comme un fils qui perpétue dans le monde la mémoire de son père ». Le roi déchu reconnaît l'illégitimité du pouvoir de sa dynastie, usurpé aux Omeyyades, les successeurs du Prophète. Le double étau qui l'a inéluctablement enserré provient d'un juste châtement de la providence : les Castellans — c'est Sisnando Davidiz, conseiller mozarabe d'Alphonse VI, qui le lui a répété à satiété — ont le droit de la terre et de l'histoire avec eux, car ils peuplaient la péninsule avant les invasions musulmanes ; les Almoravides, ces rustres berbères, ces rudes chameliers venus du Maghreb, ont été choisis par Allâh pour mener à terme sa punition en dépit de l'ordre naturel qui veut que le pouvoir soit arabe ou ne soit pas. Dans leur modernité, ces mémoires traduisent la crise de conscience de toute une génération ayant perdu les certitudes messianiques des premiers temps de l'Islam pour assister impuissante à la fin du califat, au naufrage d'une unité originelle jamais plus retrouvée.

Martin AURELL

Bernard VINCENT, *1492 « l'année admirable »*, Paris, Aubier, 1991, 225 p. (*Collection historique*).

Les commémorations confèrent une signification aux événements et peuvent la changer : on pourrait être tenté, en développant le dernier chapitre